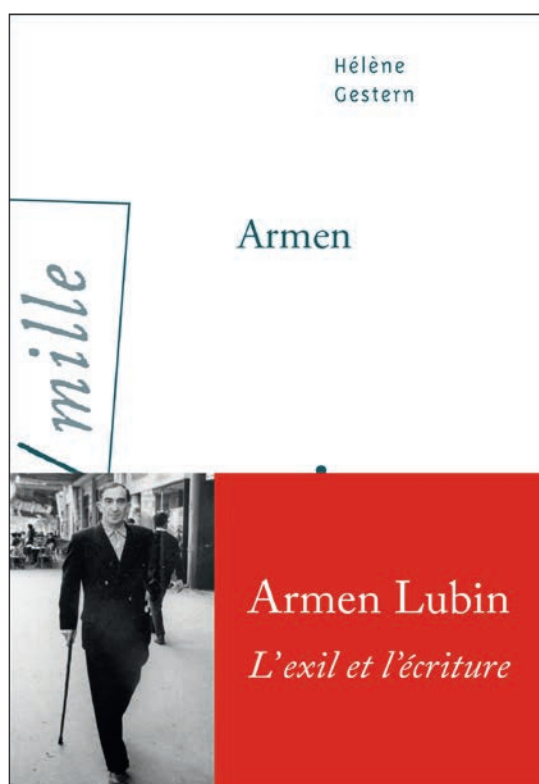


# Armen Lubin réhabilité

L'écrivaine Héléne Gestern a publié en mars un récit <sup>(1)</sup> sensible et érudit qui retrace la vie de l'écrivain Armen Lubin (1903-1974), ainsi que la sienne, notant les échos nombreux qui résonnent entre elle-même et son objet. Nous sommes allés à sa rencontre et lui avons demandé de nous éclairer sur ce double français de Chahan Chahnour qu'elle a ressuscité avec brio des limbes de l'oubli.

■ PAR TIGRANE YÉGAVIAN



de ses recueils épuisés, *Le Passager clandestin*, *Les Hautes terrasses* et *Sainte Patience*. C'est ce volume de « Poésie / Gallimard » qui a permis au public français de le redécouvrir. Il est vrai qu'en plus de Krikor Beledian, quelques spécialistes éminents, Charles Dédéyan et Pierre Brunel, en particulier, s'étaient intéressés à sa poésie. Mais à ma connaissance, peu de gens travaillent actuellement sur lui à l'université, en France. C'est plutôt le monde anglo-saxon qui l'étudie – citons en particulier les beaux travaux de Greg Kerr –, car Lubin incarne des problèmes d'exil, de bilinguisme, proches de la sensibilité des *cultural studies*.

La raison pour laquelle il me touche est double : d'abord parce qu'il y a dans ses poèmes qui parlent des petites gens, des exilés, du quotidien, quelque chose de compatissant, de tendre, d'incroyablement humain, qui porte droit au cœur, comme si un ami inconnu se mettait à nous parler à l'oreille. Lubin était un observateur hors pair, presque un peintre : il avait d'ailleurs fait ses débuts journalistiques à Istanbul comme caricaturiste et avait exercé longtemps en France la profession de retoucheur de photographies. D'un détail, il fait naître une histoire ; une silhouette de prostituée qui rentre au petit matin devient sous



L'auteure Héléne Gestern

**France Arménie : Quelle place à votre avis occupe l'œuvre poétique d'Armen Lubin dans la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle ? Pourquoi vous touche-t-elle à ce point ?**

**Héléne Gestern :** Lubin fait partie de ces auteurs qui ont été en partie oubliés, et cet oubli avait en un sens commencé de son vivant. Exilé sanitaire dans le Sud-Ouest depuis 1939, il n'a plus jamais habité Paris à compter de cette date. Malgré sa collaboration régulière à plusieurs revues, *La Nouvelle Revue Française*, *84*, *Les Saisons*, il était éloigné, par la force des choses, de la sociabilité littéraire parisienne, des réunions, des soirées poétiques : or c'est aussi dans ces lieux que se fabrique une notoriété. Je n'ai pu retrouver de lui la moindre interview filmée, le moindre entretien radiophonique, signe de cette difficulté à s'incarner dans le paysage littéraire. Son éclipse tient aussi aux aléas de l'édition : sans l'érudition de Jacques Réda, on n'aurait probablement pas vu la réédition en 2005 de trois

sa plume une reine portant “*sa couronne froide de rosée*”. Mais son maniement de la langue est également fascinant pour un lecteur français. À la première seconde, on devine que celui qui écrit ne le fait pas dans sa langue maternelle. Il en résulte des dissonances, une façon de jouer sur les mots, de dénuder les expressions toutes faites, de faire chatoyer la polysémie, un mélange de simplicité presque naïve et d’incroyable subtilité, qui lui donne une voix unique, énigmatique, tissée d’humour et de gravité, de légèreté et de sombres fulgurances : “*Tout un ciel écrase / Les pins et les sables / Qui gardent l’ardoise / Dieu est insolvable*” écrit-il dans *Le Passager clandestin*. Résumer en quatre vers, si courts et si puissants, une vie entière de sana et de fatalité : difficile de mieux faire.

***Dans quelle « tradition » pourrait-on inscrire sa poésie ? Celle des surréalistes de la bohème qu’il avait connue à Montparnasse au début des années 1930 ?***

La poésie d’Armen Lubin est assez difficile à situer. De fait, il naît, en tant que poète français, au sein de cette bohème parisienne, encouragé par Follain et encore imprégné de surréalisme, comme en témoignent les premières versions de ses recueils, avec leurs images oniriques... Apollinaire, qui est mort une dizaine d’années avant que Chahnour/Lubin arrive à Paris, reste un maître pour lui, d’autant qu’il a été l’ami de l’un de ses protecteurs, André Salmon. Mais contrairement à nombre de poètes de sa génération, on ne le sent pas écartelé entre la tradition du compté-rimé (qui en France est



© Fonds Lubin, Chancellerie des Universités de Paris – Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

Armen Lubin dans les Jardins du Luxembourg

intériorisée, grâce à l’école, depuis l’enfance) et l’injonction de faire exploser le cadre du vers régulier au profit du vers libre. Lorsqu’il se lance en français, à la fin des années 1920, il est affranchi de ce dilemme et use très librement de la rime et du rythme, parfois présents, parfois décalés, avec un boitement délibéré qui rappelle souvent Verlaine. Il est proche d’un réalisme du quotidien – celui des poètes de l’École de Rochefort – quand il parle du monde, miséreux, interlope et attachant, dans lequel il vit. Mais sur un autre plan, plus immatériel, ses vers me rappellent souvent, dans leur douce et persistante mélancolie, ceux de Supervielle. Il faut y ajouter un humour acide qui fait aussi songer à Queneau (même si Lubin ne goûtait pas toujours sa poésie) et à Vian. Bref, une combinaison unique et une voix singulière, reconnaissable entre toutes, qui est la marque des vrais poètes.

***Vous parlez de votre découverte fortuite avec l’écrivain en écoutant une émission sur France Culture il y a une quinzaine d’années. Est-ce à dire que vous ne l’aviez jamais croisé auparavant ?***

Non, jamais. J’ai écrit il y a vingt ans une thèse sur la poésie française du XX<sup>e</sup> siècle et je n’ai pas le souvenir d’avoir vu son nom ou ses poèmes dans une étude ou une anthologie. Cela renvoie à l’oubli dont nous parlions plus haut. Lorsque j’ai commencé à m’intéresser à lui, au milieu des années 2000,



Chahan Chahnour, sa mère et sa sœur Herminé, à Constantinople

j'ai pu lire sur certains sites internet des assertions de prétendus amateurs de poésie, qui soutenaient, en toute bonne foi, que Lubin n'existait pas, qu'il était un canular, une création de Jacques Réda, un peu comme les Pataphysiciens avaient inventé un poète fictif, Julien Torma, dont ils avaient édité les «œuvres». Ces déclarations auraient sûrement pas mal amusé Lubin, qui était lui-même membre du collège de Pataphysique – un groupement de littérateurs pas si farfelus qu'ils en avaient l'air. Mais elles en disent long sur la méconnaissance qu'on avait alors de lui.

**À propos de la dualité Chahan Chahnour Kérestédjian/ Armen Lubin, vous parlez d'un homme double. En quelle mesure Armen Lubin n'était pas un pseudonyme littéraire, mais bien plus que cela ?**

C'est beaucoup, beaucoup plus. D'abord, il a pris soin de faire figurer son nom français, précédé de la mention «en littérature» sur tous ses papiers d'identité. On ne parle plus ici d'un pseudonyme, mais bel et bien d'un nom d'usage. La preuve : c'est ce nom qu'il utilise pour correspondre avec ses amis français les plus intimes, notamment les Follain, Jean et Madeleine, Henri Thomas ou Jean Paulhan. En trente-cinq ans de correspondance avec Madeleine Follain, et sur presque 360 lettres, il n'utilise que six fois son

nom de naissance «Kérestédjian», et cela dans des moments où il ne va pas forcément très bien. Évidemment, on pourrait imputer ce choix à un désir de naturalisation : il faut savoir qu'il a entrepris de longues démarches, restées infructueuses, pour obtenir la nationalité française. Mais ce n'est pas la seule cause. Lubin n'a jamais renié son arménité (ce n'est pas par hasard qu'il choisit «Armen» comme prénom... français), et la vie ne lui a de toute façon jamais donné l'occasion d'oublier qu'il était, aux yeux de l'administration française, un «*ex-Turc apatride*», comme il l'écrit avec amertume dans une lettre à Madeleine Follain. Néanmoins, l'arrachement à Istanbul, à sa famille qu'il n'a jamais revue, avait créé en lui une douleur profonde, traumatique, inextinguible. Il écrit dans *Le Passager clandestin* que tous les exilés ont «*derrière eux, fermé une porte*». Lui aussi avait fermé la porte, mis un couvercle sur son trop-plein de douleurs ; entreprendre une autre vie, sous un autre nom, était peut-être la seule manière qu'il avait de tenir la bride à une souffrance tapie au fond de lui et qui ne demandait qu'à se réveiller.

**Armen Lubin n'a écrit que de la poésie en français, tandis que Chahan Chahnour s'est essentiellement adonné à la prose en arménien, même au soir de sa vie. Comment comprendre ce désir de compartimenter les deux facettes de son identité ?**

Ce choix est un mystère pour beaucoup d'entre nous. Krikor Beledian s'est interrogé sur la question de «*la limite du partage des langues*» et plus largement sur celle de la réécriture dans un passionnant article qu'il a consacré à Chahnour/Lubin (2). Je n'ai pas de réponse mais je fais l'hypothèse que cette division a partie liée avec le cloisonnement qu'il avait imposé à sa propre existence, publique comme privée. Chacune de ses deux vies, dans son existence d'exilé, se faisait sous un nom spécifique (rappelons que «Chahan Chahnour» est aussi le

nom d'écriture, mais cette fois sur le versant arménien, de Chahnour Kérestédjian). Et chacune s'inscrivait non seulement dans une langue, mais aussi dans un genre littéraire spécifique... Il est possible aussi que la poésie, parce qu'elle est plus souple, plus créative, moins assujettie à la normalisation linguistique, ait été un espace de liberté plus grand pour Lubin, qui émettait régulièrement des doutes sur la qualité de son français ; encore que *Transfert nocturne*, seule œuvre rédigée en prose poétique, soit écrite dans une langue étincelante. Je constate aussi, grâce au travail de Krikor



Armen Lubin au Sanatorium

© Fonds Lubin, Chancellerie des Universités de Paris – Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

Beledian, que l'arménien a été sa langue de romancier, mais aussi de journaliste et de polémiste ; sa poésie, elle, est détachée de toute considération séculaire ou politique, elle s'articule dans la souffrance, la contemplation, la nostalgie – évoquée à mots couverts, presque cryptiques pour qui ne connaîtrait pas son histoire ou son origine – et l'amour, tendre ou déçu.

**Est-ce que son rapport vis-à-vis de ses origines, marquées par le sceau du malheur, du sang et de la souffrance, s'était fléchi avec le temps, lorsqu'il vivait au Home arménien de Saint-Raphaël sur la Côte d'Azur ?**

J'en ai eu l'impression en lisant ses lettres à Madeleine et à Henri Thomas. Évidemment, il faut compter avec la présence d'Arpik Missakian, qui avait renoué avec lui en 1947 et l'avait convaincu d'écrire à nouveau dans *Haratch*, mais avec qui l'amitié a réellement écloré à partir de l'installation de l'écrivain à Saint-Raphaël en 1959. Mme Missakian a beaucoup sollicité Lubin pour qu'il reprenne la plume en arménien, qu'il retravaille et réédite ses textes de jeunesse, et elle y est en partie



Comité de rédaction du journal *Haratch*. (De gauche à droite debout) Chavarche Missakian, Chahan Chahnour (Armen Lubin), Nichan Bechtachlian, Melkon Kebabdjian, Chavarche Nartouni. (Assis au centre) : Téotig, l'oncle de Chahnour

parvenue. Toutefois, Krikor Beledian, avec qui j'ai eu la chance d'en parler, pense qu'une personne seule ne peut être la cause d'un tel retour vers l'origine, surtout chez quelqu'un d'aussi déterminé (pour ne pas dire têtue !) que Lubin. Premier facteur, et de taille : au Home, il recommence à parler quotidiennement l'arménien, ce qui était impossible à Bidart et à Pessac. Il est, comme disait Saint-John Perse, "restitué à sa rive natale" sans vraiment l'avoir voulu, baigné à nouveau dans la culture, les traditions culinaires, la langue, de ce territoire qu'il a quitté quarante ans plus tôt. Ensuite, il sait qu'il arrive dans la dernière partie de sa vie : en témoignent les chèques qu'il fait à ses amis pour disperser ses économies, qui sont une sorte d'avance d'hoirie. Le vieillissement a pu coïncider avec un relâchement de l'intransigeante barrière psychologique qu'il avait érigée au milieu de lui-même des décennies plus tôt. C'est aussi le moment où il est « lâché » par Gallimard, qui refuse son projet d'anthologie, d'où une errance éditoriale qui l'attriste profondément et s'achève en 1967, avec la réponse positive de Grasset. La situation est très ironique : en France, où il avait tant désiré être connu, et tant œuvré pour l'être, Lubin est sans cesse en butte à des difficultés ; dans la sphère arménienne, où il n'est pas particulièrement demandeur de visibilité, on le sollicite, il est accueilli à bras ouverts et on fait un triomphe à chaque réédition de ses textes de jeunesse. Il faut aussi mentionner l'échec définitif de sa naturalisation, dans les années 1950, qui a été une vraie blessure, et pas seulement administrative. J'ai eu l'impression qu'au Home, peu à peu, un vieil homme fatigué, mais apaisé, délivré des soucis d'argent et de prise en charge, qui ne trouvait plus de plaisir qu'à la lecture et la contemplation de la nature, avait fait le deuil d'« Armen Lubin », de ce qu'être cet homme-là, poète d'expression française, avait représenté d'essentiel pour lui, en termes d'identité sociale, au temps de ses années parisiennes, puis durant la période Pessac et Bidart.

**Si on ne lui connaît pas un engagement particulier, si ce n'est son rejet féroce de toute idéologie révolutionnaire et sa fidélité en amitié, Armen Lubin reste associé à l'idée de résilience. Une résilience à la souffrance et à la mélancolie qui l'a broyé pendant 4 décennies. Est-ce l'écriture qui lui avait permis de rester en vie ?**

Je le crois. Écrire a d'abord été un puissant levier d'intégration dans cette bohème parisienne où il a connu, dix ans après

son arrivée, ses premiers amis français. Puis cela a été une façon de rester « socialement » en vie, quand il se sentait mourir, loin de tous, à Bidart, qu'il n'avait plus rien, ni nationalité, ni profession, ni santé, ni argent. Il a cette phrase stupéfiante, si révélatrice pour Madeleine Follain, qui l'a soutenu dans la publication de son premier recueil : "Merci d'avoir fait d'un cadavre un auteur". L'écriture a été aussi une manière de remplir le temps, durant ces presque vingt années de sana et d'hôpitaux, où le régime ressemblait, par bien des aspects, à celui de la vie pénitentiaire. Mais réduire Lubin à sa souffrance serait injuste pour le grand écrivain qu'il est. L'écriture avait commencé bien plus tôt pour lui, durant ses années d'adolescence stambouliote : il avait d'ailleurs gagné un prix pour son unique poème en arménien, écrit à dix-sept ans. Et ce n'est pas la photographie qu'il a choisie, alors qu'il maîtrisait cet art et qu'il y semblait plutôt doué... Non, peut-être à cause de son oncle Téotig, il avait, au plus profond de lui, le goût des mots. Ses lettres témoignent que c'était un prosateur merveilleux, et il portait la poésie en lui, avec son impulsion chevillée au corps. Le miracle, c'est qu'il ait pu faire survivre sa flamme alors que le sort ne cessait de s'acharner sur lui. En ce sens, Lubin est un admirable exemple de résilience, la preuve que quelques vers, aussi fragiles et menacés soient-ils, peuvent former un bouclier inexpugnable contre l'oubli, l'anéantissement et la mort. ■

(1) Hélène Gestern, *Armen*, Arléa 1<sup>er</sup> Mille, 2020, 624p. 25€

(2) Krikor Beledian, *L'Écriture comme réécriture chez Chahan Chahnour/Armen Lubin*, *Modern Languages Open*, octobre 2019, consultable à l'adresse <https://www.modernlanguagesopen.org/articles/10.3828/mlo.v0i0.222/>